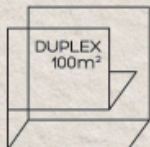




SARAJEVO

l*a*tribu*t de l'ART



Sous la direction de PIERRE COURTIN,
PIERRE-PHILIPPE FREYMOND
CHRISTOPHE SOLIOZ

Riveneuve
éditions

ISBN : 978-2-36013-446-5
© Riveneuve éditions, 2017
85, rue de Gergovie
75014 Paris

© Duplex 100 m2, 2017
Obala Kulina bana 22,
71000 Sarajevo

SARAJEVO

l*a*tribu*t de l'ART

Sous la direction de PIERRE COURTIN,
PIERRE-PHILIPPE FREYMOND
CHRISTOPHE SOLIOZ



Edin Numankadić

MEGAN HOWARTH (MH) – Y-A-T-IL QUELQUE CHOSE EN PARTICULIER QUI VOUS AIT POUSSÉ À DEVENIR UN ARTISTE ?

Ma mère enseignait l'allemand. Elle venait d'une ancienne famille bosnienne, qui vit à Sarajevo depuis plus de 300 ans. De plus, elle a toujours eu des affinités particulières avec la culture. Lorsque j'avais 4 ou 5 ans, elle m'a emmené à Dubrovnik, voir ma première galerie d'art. Je me rappelle une œuvre de Vlaho Bukovac (1855-1922), un artiste croate renommé, qui m'a profondément marqué. J'ai été impressionné par le fait qu'on puisse matérialiser des éléments spirituels sous la forme d'une image. À partir du moment où une œuvre va au-delà de la simple description, son éternel mystère m'étonne.

Je me rappelle que lorsque j'étais enfant, je posais souvent ma main pleine de peinture sur une feuille de papier. Je ne comprenais pas ce que je faisais, ni pourquoi je le faisais, mais je sentais une sorte d'énergie naître de cette action. Je conçois qu'il soit déjà difficile de se placer devant une œuvre, mais imaginez la difficulté éprouvée lors de sa création ! Je reviens sans cesse sur mes travaux ; il m'est difficile de savoir quand une œuvre est vraiment terminée, j'ai toujours l'impression de pouvoir aller plus loin. Je laisse les marges sur la feuille comme preuve, ou témoin, du processus de mon travail.

En ce qui concerne mes œuvres, j'ajoute généralement une inscription comme perspective. Je saisis une feuille et commence par y écrire une phrase. Ensuite, je décline cette œuvre sur une vaste palette de couleurs. J'essaie toujours de prendre des directions variées dans mon travail. Je n'écris pas toujours la même phrase ; en effet, cette dernière ne constitue pas le point essentiel. L'important, pour moi, c'est l'énergie qu'on y investit soi-même. Les couleurs peuvent être vues comme les touches d'un piano : il faut jouer avec ! Aussi, certaines de mes œuvres ne sont pas achevées. Certains amis me disent que toutes mes créations se ressemblent, mais moi je trouve que rien n'est pareil. En fait, je ne sais jamais à quoi va ressembler mon œuvre lorsque je m'assois à ma table de travail. Tout découle de l'instinct chez moi.

EDIN NUMANKADIĆ
dans son atelier,
29 avril 2017,
photographie : PIERRE-
PHILIPPE FREYMOND

MH – QUELLES ÉTUDES AVEZ-VOUS FAITES ?

Tout d'abord, il faut savoir que mon père était le directeur d'une entreprise d'électricité. Il voulait donc que j'étudie le génie électrotechnique. Après le collège, j'ai commencé à étudier dans ce domaine pendant deux ans. Je trouvais ironique le fait que, moi qui ai un penchant plutôt humaniste, j'étudiais les sciences appliquées. De plus, je n'étais pas un très bon élève, ce qui détonait dans ma famille. Au bout de deux ans, ma grand-mère m'a suggéré de rejoindre l'armée. Je lui ai demandé de me laisser une nouvelle chance d'étudier. Cette fois, j'ai choisi la littérature, et en parallèle les arts visuels.

Ainsi, j'ai commencé à étudier simultanément la littérature yougoslave à la faculté de philosophie de l'université, et les arts visuels à l'académie des beaux-arts. J'ai terminé ces deux parcours en même temps, trois ans plus tard. Cependant, la linguistique me posait un problème : je trouvais stupides la syntaxe, la morphologie et tout ce qui s'ensuit. C'est pourquoi je n'ai pas poursuivi dans ce domaine. Cela dit, j'ai rédigé ma thèse sur la peinture et Ivo Andrić (1892-1975). Lorsque ce grand auteur a reçu son prix Nobel en 1961, j'étais à Cologne. J'ai eu avec lui une discussion d'une journée entière. Je l'ai de nouveau rencontré en 1974 à l'association bosnienne d'art de Počitelj, fondée en 1964, qui est l'association d'artistes la plus ancienne du Sud de l'Europe. J'ai créé un portrait de lui l'année suivante.

À Paris, en 1971, j'ai été frappé pour la première fois de ma vie par la modernité de certaines œuvres peintes par des gens de ma génération. Elles n'avaient rien de commercial. Je me suis alors demandé si je ne pourrais pas, moi aussi, créer de telles œuvres chez moi, à Sarajevo. Cela m'a conduit à vivre des aventures fabuleuses au cours des années soixante-dix. Par exemple, je me rappelle qu'en 1972, pour organiser un grand événement musical, je me suis rendu à la bibliothèque américaine de Zagreb pour y choisir des morceaux du genre de ceux de John Cage. En 1971, j'ai exposé mes œuvres pour la première fois ; c'était une sorte de *one-man-show*. Après cela, j'ai rejoint l'association des artistes de Bosnie-Herzégovine. J'ai rencontré beaucoup d'artistes par le biais de celle-ci, ce qui m'a beaucoup aidé.

Plus tard, j'ai monté une exposition au Lichtenstein – une magnifique exposition, je dirais même, avant-gardiste. La peinture était considérée comme un art très commercial en Bosnie-Herzégovine. C'est pourquoi les artistes ne peignaient habituellement que des paysages locaux, de manière très traditionnelle. À quelques-uns, nous avons essayé de détruire cette conception de la peinture, mais nous nous sommes finalement rendu compte que ce n'était pas à nous de l'affronter. Ce point de vue existait, et le nôtre aussi ; nous devions simplement parvenir à coexister. Ces temps étaient très difficiles, notamment pour les artistes ayant des tendances néo-romantiques. J'ai voyagé à Zagreb, Belgrade et Ljubljana où les associations locales m'ont soutenu et m'ont offert du travail.

J'ai exposé mes œuvres deux fois à la Biennale de Venise. La première fois en 1993, soit en plein

milieu de la guerre bosnienne et du siège de Sarajevo. La seconde, en 2003, a permis à la Bosnie-Herzégovine de bénéficier d'une première représentation au Palazzo Zorzi à Venise. C'était une exposition fantastique.

MH – Y-A-T-IL DES ARTISTES OU DES COURANTS ARTISTIQUES PARTICULIERS QUI INFLUENCENT VOTRE ART ?

En deux mots : le surréalisme français. Je trouve que c'est un mouvement très instructif, notamment dans le domaine de la liberté. De tels artistes étaient présents principalement à Zagreb et à Belgrade, où se trouvaient par exemple des groupes influents de Serbes surréalistes. J'ai d'ailleurs eu un très bon professeur de littérature qui avait rédigé sa thèse au sujet du surréalisme en France, et de ses liens avec la Serbie. J'apprécie beaucoup l'esthétique d'André Breton. Depuis le début de ma carrière, je m'intéresse avant tout aux œuvres qui se rattachent à ce courant.

QUENTIN TOSO (QT) – VOUS PARLIEZ DES ARTISTES SERBES QUI ÉTAIENT AMIS AVEC ANDRÉ BRETON, UNE GRANDE PERSONNALITÉ DU SURRÉALISME. AVEZ-VOUS DÉJÀ RENCONTRÉ DE TELLES FIGURES EMBLÉMATIQUES ?

Oui, j'ai connu personnellement un grand nombre d'artistes de ce courant, dont Zagreb était un centre important. L'écrivain surréaliste serbe Oskar Davičo (1909-1989), à mon avis l'un de nos meilleurs poètes, communiste convaincu, était mon ami pendant la Deuxième Guerre mondiale ; nous étions jeunes à l'époque, dans la vingtaine. Je le trouvais fou ! Il a créé d'excellentes œuvres surréalistes à Paris, en 1931 ou 1932. Il entretenait une correspondance avec André Breton. Une fois, on l'a interrogé au sujet du surréalisme, dont l'enjeu principal est la connexion qu'une personne entretient avec elle-même. Il a répondu qu'il n'avait aucun lien avec sa propre personne. J'étais si étonné que, lorsque je l'ai rencontré, je lui ai dit que je n'arrivais pas à croire qu'il avait répondu cela !

Je vois partout l'influence d'artistes surréalistes tels que Breton. Si vous prenez les installations ou expositions qu'on crée aujourd'hui, vous y remarquerez toujours un fond de surréalisme. De même en ce qui concerne la poésie ou le cinéma. Et dans la vie de tous les jours, des éléments issus du surréalisme sont présents d'une manière ou d'une autre. Je possède beaucoup de livres sur le sujet, qui portent sur ma génération.

Pour moi, le présent n'existe pas. La grande majorité des objets que j'apporte dans mon atelier y restent pour toujours. Petit à petit, ils deviennent un élément de l'histoire, de mon histoire. Je me dis qu'il faudrait que je range mon studio, mais je sais que je mettrais tout à la poubelle. Je m'en fiche ! J'étais heureux lorsque j'ai créé tout ce que vous pouvez voir ; je me trouvais dans la situation particulière auquel mon statut d'artiste me donne accès.



EDIN NUMANKADIĆ
dans son atelier, 29 avril 2017,
photographie :
PIERRE-PHILIPPE FREYMOND

Le processus de création est en soi magnifique ; la capacité de créer quelque chose de ses propres mains procure une sensation tout simplement incroyable. Je ressens une forme d'énergie et j'adore ça. Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi j'éprouve le besoin de venir ici et de créer. Mais c'est mon choix, et je ne le regrette pas.

MH – VOUS AVEZ DIT QUE L'ART VOUS PERMET DE MIEUX GÉRER ET EXPRIMER VOS FRUSTRATIONS. EST-CE SON RÔLE LE PLUS IMPORTANT DANS VOTRE VIE ?

Oui. Je suis peintre depuis un demi-siècle ; depuis 1967, année où j'ai effectué mon premier dessin, je me pense en tant qu'artiste. Ce n'est pas facile, mais cela m'a beaucoup aidé à comprendre la vie et sa valeur, ainsi que la manière dont j'appréhende l'art et la créativité. Il est très important de trouver en soi-même une motivation quelconque. Bien sûr, il est plus facile de n'être qu'un simple visiteur d'exposition, mais le point de vue du créateur est magnifique. Pourtant, lorsque je suis obsédé par un thème, j'ai beaucoup de mal à imaginer des gens visitant mon exposition et appréciant mon art !

QT – VOUS AVEZ DIT QUE VOUS CONSIDÉRIEZ LE PROCESSUS DE CRÉATION COMME UNE SORTE DE THÉRAPIE POUR VOUS, MAIS EST-CE ÉGALEMENT UNE FORME DE CONFRONTATION ? SENTEZ-VOUS PARFOIS QUE VOUS VOUS FAITES PLUS DE MAL QUE DE BIEN À TRAVERS VOS ŒUVRES ?

J'ai participé à une exposition en 1975, où était présente la fantastique artiste Marina Abramović, accompagnée de son mari Ulay (né Frank Uwe Laysiepen), lui aussi un artiste formidable. Elle est une personne si courageuse ; pourtant, elle a toujours eu besoin de mythifier sa vie, sa mère, son père et ses origines. Je me rappelle l'un de ses spectacles, datant de 1974 ou 1975, dans lequel tout ce qu'elle exposait était magnifique et demandait beaucoup de courage.

En 1996, dans une galerie d'art contemporain à Ljubljana, il y avait une exposition organisée sur le thème du génocide en Bosnie-Herzégovine. Tout le monde se demandait quel était le lien entre Marina, originaire de Belgrade, et moi-même, issu de Sarajevo. Quel était notre point de vue personnel sur ce sujet très controversé ? Elle était si sympathique et chaleureuse. Je ne juge pas, parce qu'il est très difficile d'analyser ce genre de choses. Le facteur qui en ressort est avant tout le courage. Elle a fait de sa vie un mythe, ce que j'apprécie, de même que le sujet de son travail et la direction qu'il emprunte. En fait, c'est plutôt le côté publicitaire qu'elle entretient que je n'aime pas. Il s'agit du comportement typique d'une célébrité américaine.

De nos jours, le marketing envahit tout. Il faut se concentrer sur ses travaux et les orienter dans le sens que nous voulons ; il faut choisir en fonction de ses propres centres d'intérêt. C'est important, parce qu'il y a tellement de manipulation à travers le marketing et les médias. Actuellement,

à Sarajevo, ou plus généralement dans les Balkans, si un artiste en a les moyens, il peut payer un magazine pour qu'il publie des critiques favorables, et devenir ainsi un génie dans l'opinion publique. C'est un énorme mensonge, tout simplement de la corruption, de la propagande. Une œuvre d'art, de même que l'énergie qu'elle dégage, doit être capable de toucher son public. Si une telle connexion existe, alors il s'agit d'une œuvre acceptable ; dans le cas contraire, elle ne l'est pas – de mon point de vue. Il ne faut pas écouter les critiques, mais laisser l'œuvre vous parler elle-même. C'est ce qu'elle exprime et ce que vous en percevez qui compte. Qu'y-a-t-il d'impossible à dire ? Si un sujet est facile à exprimer, il ne devrait pas devenir la thématique d'une œuvre. Voilà le secret de l'énergie qu'une œuvre dégage. Une centaine de peintres peuvent peindre exactement de la même manière, mais un seul se démarquera et vous touchera d'une manière tout à fait unique – et cela fait toute la différence. Il faut alors se demander pourquoi. Tout est acceptable, mais une seule œuvre sera spéciale, si elle vous touche de manière profonde et émotionnelle.

MH – QUEL EST VOTRE LIEN À LA VILLE DE SARAJEVO ? Y AVEZ-VOUS TOUJOURS VÉCU ?

Oui. Ah, Sarajevo... Pendant toute la durée du siège, je n'ai quitté la ville que huit fois. En 1991, lorsque je me trouvais aux États-Unis, un ami m'a suggéré d'y rester. Il m'a promis qu'il m'aiderait, mais j'ai refusé son offre : je devais rentrer. Sarajevo est ma grande douleur, mais mon grand amour en même temps. Ma famille maternelle y habite depuis 300 ans et elle est renommée. J'aurais aussi eu l'occasion de rester à Londres ou à Paris en tant que réfugié, mais je suis rentré à Sarajevo à chaque fois. J'ai toujours pensé que ce serait trop dommage d'emporter deux sacs et d'abandonner sur place tous mes souvenirs, mon héritage entier, etc. C'est pourquoi je suis resté ici, à Sarajevo – c'était essentiel pour moi.

Je me rappelle que mes voisins venaient me voir et me demandaient pourquoi ma bibliothèque et mes photos me tenaient autant à cœur. Ils ont dû penser que j'avais perdu ma tête ! Pour certaines personnes, rester ici était considéré comme stupide, mais pour moi, c'était une véritable question d'identité.

En outre, la ville est tout pour moi. Lorsque je traverse la rue, je comprends les lieux, je connais chaque maison, chaque personne, ainsi que tout ce que je vois. Cet endroit possède une sorte d'énergie qui me donne la liberté dont j'ai besoin pour créer. Cependant, ce n'est pas facile ; c'est en fait une ville très difficile. Elle est magnifique, mais horrible en même temps. Elle est unique : je suis originaire d'une rue dans laquelle cohabitent catholiques, orthodoxes et juifs. À partir du moment où vous ouvrez les yeux à Sarajevo, vous devez respecter les différences à toutes les échelles. En fait, pas simplement les respecter, mais également les aimer ; nous sommes tous amis.

PIERRE-PHILIPPE FREYMOND (PPF) – JE SUIS PARTICULIÈREMENT INTRIGUÉ PAR L'ATMOSPHÈRE DE SARAJEVO ; SAVEZ-VOUS CE QUI LA FAÇONNE ?

L'atmosphère est la base de tout ; cette journée superbe, cette lumière. Tout ! Vous vivez ici pendant plusieurs décennies et chaque élément – la rivière, la configuration de la ville – signifie quelque chose pour vous. La culture ainsi que l'héritage de la ville sont très différents de ceux des autres villes. Le legs de la monarchie austro-hongroise et de l'Empire ottoman crée quelque chose de magnifique et de tout à fait spécial.

MH – PENDANT LE SIÈGE, VOUS VIVIEZ À SARAJEVO, ALORS QUE VOTRE ATELIER SE SITUAIT EN PÉRIPHÉRIE DE LA VILLE. COMMENT SE PASSAIT LE TRAJET ENTRE LES DEUX ?

Pendant le siège, nous n'avions ni bus, ni tram. Chaque matin, je me levais à 6 heures et je marchais 8 kilomètres pour aller à l'atelier, afin de vérifier que tout était en ordre. Je faisais ensuite les 8 kilomètres en sens inverse pour rentrer chez moi. Il y avait des tirs d'obus et des bombes. Je tenais également à être un témoin ; je voulais être à même de voir, de comprendre et d'assimiler la situation.

Une nuit, en 1992, je dînais avec l'écrivaine et réalisatrice américaine Susan Sontag. Elle m'a dit que j'avais, en tant qu'artiste, le privilège d'être témoin de cette situation tragique. À l'époque, je me suis demandé quelle sorte de témoin je pouvais bien être, et de quel privilège elle voulait parler. Maintenant, je comprends : je mourrai peut-être demain. En effet, c'est seulement à travers cette connexion avec la mort, surtout lors d'une situation aussi tragique, que nous pouvons vraiment voir la vie et en apprécier pleinement la valeur. Je l'ai observé par moi-même et j'en ai déduit que la souffrance est une forme d'éducation. Si je n'avais pas vécu cette tragédie, je ne serais pas en mesure de comprendre la vie autant que je la comprends aujourd'hui. D'un côté, c'est un privilège auquel je ne désire pas que tout le monde accède, mais d'un autre côté, je sais qu'il est essentiel, en tout cas pour moi.

PPF – COMMENT ÊTES VOUS PARVENU À EFFECTUER CE TRAJET QUOTIDIEN, ALORS QUE LA GUERRE SE DÉCHAÎNAIT AUTOUR DE VOUS ?

En fait, j'ai remarqué qu'à 9 heures du soir, les soldats assiégeants commençaient à boire et qu'ils ne se réveillaient que vers 9 heures le lendemain matin. Donc, je commençais mon trajet à 6 heures du matin, je restais à l'atelier une heure ou deux, puis rentrais au centre-ville. Tout cela avant que les tirs d'obus ne reprennent.

MH – VOUS AVEZ LU BEAUCOUP DE LITTÉRATURE PENDANT LA GUERRE. COMMENT CES LECTURES VOUS ONT-ELLES AIDÉ, TOUT D'ABORD EN TANT QUE PERSONNE VIVANT CE SIÈGE ?

Je n'ai confiance qu'en la littérature, les artistes et les arts visuels. Je ne crois pas en la politique – tout cela n'est que propagande. J'ai été membre du comité central du parti social-démocrate (SPD). J'ai aussi été membre de l'Assemblée de la ville de Sarajevo, en tant que social-démocrate. Mais je ne m'impliquais que dans les affaires culturelles, que je tentais de soutenir.

MH – VOS LECTURES ONT-ELLES ÉGALEMENT INFLUENCÉ VOS ŒUVRES ?

Il y a une citation que j'adore de Samuel Beckett (1906-1989). J'ai lu énormément de ses écrits. Dans une interview magnifique qu'il a faite avant de mourir, il a dit que les personnes à succès ne l'intéressaient pas ; il ne s'intéressait qu'à celles qui échouaient. Je partage ce point de vue. J'ai aussi lu un grand nombre de textes d'Emil Cioran, Walter Benjamin et Frank Kafka. Ces derniers m'ont beaucoup aidé.

Sur une de mes boîtes, j'ai inscrit une citation de Robert Musil, que je trouve fantastique, qui dit que dans un combat opposant deux armées, il est très compliqué de rester en dehors du conflit tout en demeurant un être humain normal. La guerre est tellement absurde et horrible... Il importe de rester distant spirituellement d'un tel événement. J'ai toujours aspiré à demeurer un être humain normal, en vertu de mes convictions personnelles.

En fait, je n'ai confiance en personne. Chaque version d'une histoire contient une part de vérité. Chaque politicien, chaque nationalité et chaque groupe ethnique détenait une part de vérité lors du siège de Sarajevo. Le siège n'était qu'une confrontation de ces points de vue.

J'ai commencé à lire énormément grâce à mes trois ans d'études en littérature yougoslave. C'est pourquoi j'ai un bagage littéraire. À travers toutes mes lectures, j'ai tenté d'établir des liens avec l'expérience que je vivais et ma situation difficile, étant donné que je ne crois qu'en la parole des artistes.

Je me rappelle le moment où je suis tombé sur une citation de Walter Benjamin, qui dit que ce n'est qu'au moment où nous sommes confrontés à la mort et à la destruction que nous comprenons vraiment la valeur et la fragilité de la vie. Cette citation résume à merveille ma position. Lorsque je quitte mon lit le matin, il n'y a aucune certitude que j'y retourne le soir. Cette connexion à la tragédie nous offre un nouveau point de vue sur la vie. Donc, j'ai commencé par noter cette phrase sur un bout de papier, puis sur ces boîtes. Lorsque j'ai terminé ce projet, j'ai réalisé que cette citation m'avait aidé à survivre à la tragédie. Cioran a également affirmé que c'est la souffrance qui nous éduque. Quant à moi, j'ai toujours essayé de garder un regard positif sur la vie.

MH – VOS LECTURES VOUS ONT-ELLES AIDÉ À COMPRENDRE LA GUERRE EN TANT QUE TÉMOIN, COMME VOUS L’AFFIRMIÉZ PRÉCÉDEMMENT ?

Oui, elles m’ont aidé. Il faut absolument avoir une idée quelconque, une lueur d’espoir. Je crois que le philosophe allemand Hans-Georg Gadamer (1900-2002) avait raison d’affirmer que lorsque nous avons tout perdu, nous conservons une forme abstraite d’espoir comme mécanisme de défense. Nous nous raccrochons à cette forme abstraite d’espoir pour faire face aux situations difficiles, pour nous battre. C’est primordial.

PPF – QUELLE PLACE LA POÉSIE OCCUPE-T-ELLE DANS LES ARTS VISUELS ?

Je suis d’avis que la poésie est à la base de tous les sujets essentiels. J’essaie vraiment de donner une orientation poétique à mon travail. Mon bagage littéraire m’a beaucoup aidé tout au long de ma vie, il m’a permis d’explorer un plus grand nombre de concepts. Beaucoup de gens pensent qu’aujourd’hui, l’art se suffit à lui-même – je ne suis pas d’accord. Il ne faut pas oublier les émotions, parce que celles-ci occupent une place non négligeable dans notre vie ; de même que le fait de les partager avec notre entourage. Nous partageons tous les mêmes expériences. Nous devons obligatoirement nous confronter à nos émotions.

MH – À VOTRE AVIS, L’ART A-T-IL JOUÉ UN RÔLE IMPORTANT DANS LA RECONSTRUCTION DU SARAJEVO D’APRÈS-GUERRE ?

Pendant la guerre, le gouvernement avait besoin des artistes pour diffuser certaines idées dans la population, mais maintenant, il n’a plus besoin de nous. La situation est horrible ! Le Musée national est fermé, et tant la Galerie nationale que le projet d’un Musée d’art contemporain à Sarajevo (Ars Aevi) font face à de multiples problèmes. Cela prouve que le gouvernement n’en a plus rien à faire de nous. Mais peut-être qu’il se battra pour la prochaine génération ? Peut-être qu’il se battra dans le futur ?

CHRISTOPHE SOLIOZ (CS) – COMMENT PERCEVEZ-VOUS CE QUE FAIT LA NOUVELLE GÉNÉRATION D’ARTISTES À SARAJEVO ?

J’appartiens à une génération qui considère l’éducation comme une donnée fondamentale. Je trouve qu’un grand nombre de jeunes aujourd’hui s’efforcent trop de n’être qu’actuels et modernes, en tournant le dos à l’apprentissage. Pourquoi pas ? Je me rappelle un de mes professeurs qui me disait souvent que ce que je faisais pouvait être considéré comme « la terreur de la nouveauté ». La nouvelle génération est en train de se battre pour définir sa propre identité, c’est pourquoi elle peut se montrer un peu extrême dans ses modes d’expression. Voire même agressive parfois, ce



CADRE POUR MIROIR, 1998

Technique mixte combinant un miroir baroque et une peinture à l'huile — soit une œuvre de jeunesse de l'artiste, Toits de Sarajevo (1968) — tous deux endommagés pendant la guerre et enveloppés de ruban adhésif, 70 x 100 x 15 cm
Photographie : SCCA

qui pose problème.

Je considère l'expérience comme le facteur le plus important du processus de création. Par le biais de cette dernière, nous pouvons tout imaginer. Nous pouvons créer des arrangements magnifiques en utilisant tout ce que nous savons. Si une œuvre n'incorpore pas cette énergie tout à fait particulière provenant de l'expérience et d'une réflexion approfondie, elle ne peut pas être complète. C'est ça le problème. Les meilleurs artistes ressentent tous cette émotion lorsqu'ils produisent. Le sens que nous, les artistes, imprimons à nos œuvres peut être très dramatique parfois. Chaque artiste a un problème qui l'obsède. Il n'est pas facile de se prononcer à un niveau philosophique.

Pour revenir à la question, j'adore ces jeunes gens ; ils travaillent avec tant de passion. Pour moi, la question demeure de savoir à quel point ils sont véritablement honnêtes avec eux-mêmes, ainsi que la façon dont ils surmontent leurs rivalités personnelles. Il doit toujours y avoir une touche d'expérience derrière une œuvre. En fait, ce n'est pas un problème quand ça concerne quelque chose de mauvais ; ça ne l'est que dans le cas où la qualité est là. Nous dépensons tant d'énergie au sujet des choses mauvaises et désagréables ; nous ne devons pas oublier de nous recentrer sur les choses réjouissantes. Lorsque je découvre la présence d'émotion, d'audace et de l'idée du bien dans une œuvre, je suis satisfait. Cependant, je ne peux absolument pas être considéré comme un juge, puisque je n'ai jamais étudié l'histoire de l'art. Je ne veux pas l'être d'ailleurs ; je veux simplement pouvoir être utile aux jeunes et les aider, sur un plan humain.

MH – L'ŒUVRE D'ART AU SUJET DE LAQUELLE J'AI DÉCIDÉ DE VOUS POSER DES QUESTIONS EST « CADRE POUR LE MIROIR », PARCE QUE JE L'AI TROUVÉE TOUT À FAIT INTRIGANTE.

Dunja Blažević – une experte d'art très renommée de Belgrade, mais active à Sarajevo pendant et après la guerre – montait une exposition pour le Centre d'art contemporain de Sarajevo (SCCA) et m'a demandé si je voulais bien y participer. Je me suis rappelé l'époque où des obus volaient à travers mon salon et en détruisaient le contenu. J'ai trouvé un cadre qui entourait à l'origine un miroir détruit, et une toile qui, elle aussi, avait été endommagée. C'était l'une de mes toutes premières créations. J'ai examiné ces deux « déchets » et je les ai assemblés en une composition. J'ai placé dans le cadre l'image datant de 1968, déchirée par des éclats d'obus. L'œuvre représente le miracle et la douleur. Ce n'est pas simplement de l'art : cette pièce constitue un souvenir documenté de la guerre et du siège de la ville de Sarajevo. Il s'agit de la représentation d'un événement, et aussi de ce que ma mémoire en a fait. Ça me fait du bien de créer quelque chose de constructif à partir de la destruction.

MH – QUELLE EST VOTRE ANALYSE DE CETTE ŒUVRE ?

Je n'ai jamais été un peintre normal ; j'ai toujours aimé relever des défis. Chacun a un point de vue différent et je dois tous les prendre en considération et y répondre – cela constitue pour moi un défi magnifique. Depuis mes débuts, je suis passé par diverses obsessions. Chacune dure en général deux ou trois ans ; pendant ce laps de temps, je ne crée que des œuvres en lien avec le sujet qui m'obsède. Il est évident que j'aurais pu m'arrêter d'évoluer en 1975 et me contenter de créer des variations de mes travaux antérieurs. Mais la vie nous confronte à des expériences qui altèrent notre manière de penser. Nous devons trouver des réponses aux problèmes qu'elle nous impose. Je suis également d'avis qu'il faut toujours apporter une touche d'humour et d'ironie. Sans cela, nous ne pourrions pas survivre, et nous devons le cultiver. Certaines questions restent sans réponse ; c'est à travers l'humour et l'ironie que nous sommes capables de fournir une réponse satisfaisante.

Seul le temps peut apporter une véritable analyse, qui n'est pas à mes yeux le point essentiel d'une œuvre. J'essaie toujours de faire de mon mieux, mais seul le temps a la capacité d'opérer une sélection – c'est-à-dire de séparer ce qui est bon de ce qui ne l'est pas. J'essaie aussi de travailler avec passion. J'adore l'énergie que ça me procure. C'est facile de rester à la surface, dans sa zone de confort ; plus compliqué est de suivre son intuition, laquelle nous pousse vers des choses apparemment impossibles.

MH – EST-IL NÉCESSAIRE DE COMMÉMORER LES ÉVÉNEMENTS TRAGIQUES À TRAVERS L'ART ?

Je crois que si l'on survit à ce genre d'événements, il est important de le commémorer d'une manière ou d'une autre. La véritable victoire est de réussir à produire quelque chose de bien à partir de la tragédie. C'est la responsabilité de chaque individu d'initier un mouvement vers une vision plus positive des choses. Créer quelque chose de positif constitue la meilleure réponse possible à l'horreur.

Lorsque la guerre a éclaté, en 1992, personne n'arrivait à y croire. Je me rappelle que je pensais qu'en août, je pourrais profiter de mes vacances sur la côte Adriatique. Alors que c'était en réalité le début de quatre longues années de siège... Chaque jour nous devions tâcher de survivre. Je venais ici, au studio, et je voyais des obus ainsi que des éclats de verre recouvrant le sol. Des criminels sont entrés ici et ont volé des objets à quatre reprises. C'était l'anarchie totale. Je n'étais même pas sûr que j'aurais de quoi manger le lendemain. J'ai quand même créé de l'art en m'inspirant de la guerre : j'ai recueilli tous mes souvenirs, ainsi que ceux de ma fille et de ma famille, et j'ai placé ces objets symboliques et emblématiques dans de nombreuses boîtes.

J'ai inscrit les citations des auteurs que j'évoquais tout à l'heure sur les couvercles de certaines de

ces boîtes. Par exemple, sur le cadre en verre d'une photographie de Paris, j'ai inscrit une phrase de Walter Benjamin. J'ai exposé cette œuvre pendant la guerre. Dans le même état d'esprit, au milieu de la guerre, l'un de mes amis peintre de Slovénie m'a envoyé une magnifique boîte de crayons pastel. J'ai enlevé l'un des crayons et je l'ai remplacé par une balle. J'ai également ajouté une phrase sur le couvercle.

Un jour, dans un magasin chinois, j'ai acheté une fausse cage à oiseau. Je l'ai ensuite transpercée d'un couteau. Cela représente la situation des artistes pendant la guerre. Cette œuvre est pleine d'humour et d'ironie.

CS – DANS UN PREMIER TEMPS, VOUS AVEZ RECOPIÉ DES CITATIONS, QUE VOUS EFFACIEZ PARTIELLEMENT AVEC UNE BROSSSE. ENSUITE, VOUS N'AVEZ PLUS RIEN INSCRIT DE PRÉCIS, VOUS ESQUISSEZ SIMPLEMENT LA TRACE DES LETTRES POUR EN RESTITUER LE MOUVEMENT, DANS UNE SORTE D'ÉCRITURE ABSTRAITE, IMAGINAIRE.

Bien que j'aie inscrit un grand nombre de citations sur mes œuvres, je ne voulais pas transmettre de message. J'aurais trouvé cela idiot. Je voulais que ces phrases restent énigmatiques, tout comme un vieux graffiti à moitié effacé, ou bien une épitaphe sur une pierre tombale bosnienne datant du Moyen Âge. Par ailleurs, ce n'était pas pour moi de la simple peinture ; c'était une psychothérapie. J'ai pu poser mes frustrations sur le papier afin de m'en libérer. Je dois avouer que venir ici quotidiennement m'a permis de conserver ce statut d'être humain normal qui m'est si cher.

La frustration que nous avons tous en nous, qui croît à l'intérieur de chacun de nous, est ce qui m'importe, voire m'obsède. Je dessine ce que j'aime et apprécie le plus au monde : les choses simples. Je peins simplement la pièce, et tout ce à quoi je pense au même moment m'emporte, moi et mon travail, dans une direction particulière. J'essaie de tisser des liens entre mon travail et mes besoins psychiques grâce à divers procédés. C'est une bonne manière d'opérer une synthèse artistique à partir des éléments de l'existence humaine. Comme ce serait bizarre, si je savais d'avance où aller avec mon travail en cours ! Mon expérience personnelle m'inspire, me donne une orientation artistique. Avoir confiance en son instinct est très important. Nous pouvons tout apprendre, mais selon moi, sans un petit côté provocateur, une pièce ne peut pas être complètement achevée. Il faut absolument qu'elle contienne une motivation profonde et une touche de provocation.

MH – PENSEZ-VOUS QUE L'ART PEUT ÊTRE UN MOYEN DE RÉSISTANCE, COMME PAR EXEMPLE PENDANT LA GUERRE ?

Martin Heidegger s'est exprimé à propos de sujets très délicats dans une interview qu'il a donnée vers la fin de sa vie à la revue allemande *Der Spiegel* (« Il ne reste que Dieu pour nous sauver », 1966,

publié seulement en mai 1976). La question posée tournait autour de ce à quoi nous pourrions encore croire dans le futur. Il a affirmé qu'il ne croyait plus en rien et que tout se trouvait entre les mains de Dieu. Telle a été la réponse de Heidegger, alors que c'était quelqu'un de très rationnel ! C'est à cela que nous pouvons nous rendre compte à quel point la guerre affecte les gens et change les choses – toute logique disparaît.

MH – PENSEZ-VOUS QUE LES PRESSIONS POLITIQUES PUISSENT INFLUENCER L'ART ?

Pouvait-on imaginer créer librement sous le régime communiste ? Par exemple, j'ai composé une certaine œuvre en 1971. Lorsque mon père et mes amis ont visité l'exposition dans laquelle elle figurait, ils étaient tous choqués. Ils me demandaient ce que c'était, et c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à ressentir une forme de pression. Maintenant, les choses ont évolué : je suis le seul artiste qui ait droit à une collection permanente au Musée d'art moderne à Belgrade. À Zagreb également, il n'y a que deux ou trois artistes dont les œuvres soient exposées de manière permanente, et j'en fais partie.

Lorsque le régime communiste est tombé, les peuples ont prétendu en avoir été les victimes, bien entendu ! Il faut se rappeler que sous Tito, en 1948, notre pays a été le premier à refuser clairement le stalinisme. Nous bénéficions de plus de liberté que les Tchèques, les Polonais, les Roumains et autres peuples appartenant au bloc communiste. Je me rappelle que ces derniers nous traitaient de capitalistes, parce que nous avions une voiture, une maison, et que nous pouvions sans trop de difficulté nous rendre en Europe avec un simple passeport.

Je suppose qu'à l'époque, nous étions aussi naïfs que des enfants. Nous ne croyions pas que quelque chose d'horrible pouvait nous arriver ; seuls, les gens qui cherchaient des ennuis étaient réprimés par le pouvoir, pensions-nous. Les autorités incriminaient notre liberté d'artiste. Une peinture pouvait leur paraître absurde, mais c'était une question de liberté. Quelqu'un qui aurait osé dépeindre la situation contemporaine en Europe aurait été considéré comme fou, purement et simplement.

Bref, je n'ai jamais subi de pression directe, mais je l'ai toujours ressentie d'une manière ou d'une autre. Cela dit, sans pression, un artiste ne prendrait pas son travail au sérieux.

En fait, je résiste d'une manière ou d'une autre depuis 1968. Je me rappelle une manifestation contre la guerre du Vietnam, où ma colère était dirigée contre le meurtre des femmes et des enfants. J'avais 18 ans. Je n'étais pas d'accord avec une telle violence, je refusais d'être témoin d'une chose pareille.

Quand je vois aujourd'hui toutes les pierres tombales à Sarajevo, où 10'541 personnes, dont 1500 enfants, ont été assassinées, je me trouve chanceux d'avoir survécu à la guerre. Les gens enterrés dans les multiples cimetières n'ont pas eu cette possibilité. Nous, qui avons survécu, avons eu de la chance.

QT – QUEL EST VOTRE ÉTAT D'ESPRIT LORSQUE VOUS PEIGNEZ ?

Chaque élément possède son propre caractère et il faut essayer de prendre en compte l'individualité de chaque objet. Mon esprit recèle un mélange de tout ce que je vois dans la nature et, plus généralement, dans le monde. Il est impossible de créer quoi que ce soit sans la nature. Ainsi, lorsque j'étais en Corée du Sud, je trouvais les champs de riz d'un vert si vif que j'ai élaboré une œuvre qui représentait cela. J'essaie de recréer la simplicité de la nature. On ne peut pas inventer quoi que ce soit de futuriste ; d'ailleurs, je n'aime pas cette approche.

En général, j'aime bien peindre avec des couleurs ; c'est un héritage de la tradition bosnienne. J'ai une passion particulière pour l'argenté et le doré, bien qu'ils ne soient pas des couleurs à proprement parler. Je trouve leurs reflets superbes. J'apprécie aussi le monochrome. J'aime faire des compositions à la façon des surréalistes français. J'aime bien le minimalisme ; d'ailleurs, je suis en train de créer une œuvre en employant les couleurs primaires sorties du tube, telles quelles.

QT – DÉCHIREZ-VOUS PARFOIS LE PAPIER EN TRAVAILLANT ?

Oui, bien sûr. C'est aussi pour cela que je travaille sur un support en papier ; et puis, c'est beaucoup plus simple et épuré. Cela dit, je ne détruis pas de pièces très souvent, seulement en de rares occasions, lorsque je suis particulièrement mécontent, ou lorsque je n'emprunte pas la direction que je désire, ou encore, dans les cas où je subis trop de pression et de stress.

CS – COMMENT SE PASSE LE MONTAGE DE VOS EXPOSITIONS ? SÉLECTIONNEZ-VOUS VOUS-MÊME CERTAINES DE VOS ŒUVRES ?

J'ai un ami conservateur et curateur, qui monte mes expositions. J'aurais beaucoup de mal à sélectionner des pièces dans ma propre collection. Je lui transmets parfois des suggestions, mais la plupart du temps, c'est moi qui l'écoute, puisque c'est son métier. Un de mes amis de Belgrade m'aide aussi. Nous nous connaissons depuis trente ans et nous avons toujours travaillé ensemble. De telles personnes sont très bénéfiques pour moi, car je suis incapable de prendre de la distance par rapport à mon propre travail.

Titre :

Sarajevo - l'a*tribu*t de l'art

Editeurs :

Pierre Courtin, Pierre-Philippe Freymond & Christophe Solioz

Etudiants :

Sydney Amadasun, Oliver Bachar, Mihaela Berezantev, Balthazar Bujard, Lucien Camacho, Amaury Champion, Clara Da Broi, Alexandre Di Giuseppe, Sabrina Forsell, Yonathan Haccoun, Géorgia Honegger, Megan Howarth, Hugo Lehmann, Linus Leuch, Mathieu Lutz, Théo Mader, Chloé Roehrich, Julien Schenkel, Quentin Toso

Artistes interviewés :

Gordana Anđelić-Galić, Dante Buu, Pierre Courtin, Nenad Dizdarević, Asim Đelilović, Andrej Đerković, Nela Hasanbegović, Mak Hubjer, Damir Imamović, Adela Jušić, Aleksandra Nina Knežević, Emina Kujundžić, Almir Kurt, Paul Lowe, Edin Numankadić, Daniel Premec, Danis Tanović, Nardina Zubanović, Edin Zubčević

Directeur de projet :

Christophe Solioz, Genève

Couverture & Graphisme :

Aleksandra Nina Knežević, Sarajevo

Mise au point des textes :

Géraldine Solioz, Carouge

Correction et révision :

Sophie Képès, Paris

Partenariat :

Galerie Duplex 100m2, Sarajevo

Imprimerie :

Amos Graf, Sarajevo

Tirage :

400

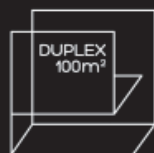
© Riveneuve éditions, Paris & Duplex 100m2, Sarajevo

GORDANA ANDJELIĆ-GALIĆ, DANTE BUU, PIERRE COURTIN,
NENAD DIZDAREVIĆ, ASIM ĐELILOVIĆ, ANDREJ ĐERKOVIĆ, NELA
HASANBEGOVIĆ, MAK HUBJER, DAMIR IMAMOVIĆ, ADELA JUŠIĆ,
EMINA KUJUNDŽIĆ, ALMIR KURT, PAUL LOWE, ALEKSANDRA NINA
KNEŽEVIĆ, EDIN NUMANKADIĆ, DANIEL PREMEC, DANIS TANOVIĆ,
NARDINA ZUBANOVIĆ, EDIN ZUBČEVIĆ

SYDNEY AMADASUN, OLIVER BACHAR, MIHAELA BEREZANTEV,
BALTHAZAR BUJARD, LUCIEN CAMACHO, AMAURY CHAMPION,
CLARA DA BROI, ALEXANDRE DI GIUSEPPE, SABRINA FORSELL,
YONATHAN HACCOUN, GÉORGIA HONEGGER, MEGAN HOWARTH,
HUGO LEHMANN, LINUS LEUCH, MATHIEU LUTZ, THEO MADER,
CHLOÉ ROEHRICH, JULIEN SCHENKEL, QUENTIN TOSO



BBDOSARAJEVO



Riveneuve
editions

